

Parce  
que c'est  
toi



Bérengère POTERIE  
Roman

Bérengère POTERIE

Parce que c'est toi

© Bérengère POTERIE, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-6856-7

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Alwan'

À Sitor.

À ma bonne fée et ses lutins.

À Simone.

À Marius, pour toujours.

*« J'aime les gens qui doutent, les gens qui trop écoutent leur cœur se balancer*

*J'aime les gens qui disent et qui se contredisent et sans se dénoncer*

*J'aime les gens qui tremblent, que parfois ils ne semblent capables de juger*

*J'aime les gens qui passent moitié dans leurs godasses et moitié à côté*

*J'aime leur petite chanson*

*Même s'ils passent pour des cons*

*J'aime ceux qui paniquent, ceux qui sont pas logiques, enfin, pas "comme il faut"*

*Ceux qui, avec leurs chaînes pour pas que ça nous gêne font un bruit de grelot*

*Ceux qui n'auront pas honte de n'être au bout du compte que des ratés du cœur*

*Pour n'avoir pas su dire "délivrez-nous du pire et gardez le meilleur"*

*J'aime leur petite chanson*

*Même s'ils passent pour des cons*

*J'aime les gens qui n'osent s'approprier les choses, encore moins les gens*

*Ceux qui veulent bien n'être, qu'une simple fenêtre pour les yeux des enfants*

*Ceux qui sans oriflamme et daltoniens de l'âme ignorent les couleurs*

*Ceux qui sont assez poires pour que jamais l'histoire leur rende les honneurs*

*J'aime leur petite chanson*

*Même s'ils passent pour des cons*

*J'aime les gens qui doutent mais voudraient qu'on leur foute la paix de temps en temps*

*Et qu'on ne les malmène jamais quand ils promènent leurs automnes au printemps*

*Qu'on leur dise que l'âme fait de plus belles flammes que tous ces tristes culs*

*Et qu'on les remercie qu'on leur dise, on leur crie "merci d'avoir vécu !"*

*Merci pour la tendresse*

*Et tant pis pour vos fesses*

*Qui ont fait ce qu'elles ont pu »*

*Les gens qui doutent*

*Anne Sylvestre*

Samedi matin dix heures, on sonne à la porte. Un doux rayon de soleil s'est frayé un chemin jusqu'à mon lit, me caressant la joue et la sonnette de l'interphone me sort du sommeil. J'enfile à la va-vite un pardessus et je vais ouvrir.

"Bonjour, une livraison pour Mademoiselle Charlie" Le livreur arbore un sourire à la fois envieux, coquin et curieux et me tend un somptueux bouquet de lys blanc et de roses. Je le remercie lui rendant son sourire et referme la porte. Sur la carte, juste ces quelques mots « Parce que c'est toi... Alexandre ». Quinze ans que je n'ai aucune nouvelle d'Alexandre.

Je suis prise d'un étourdissement, mon cœur s'emballe dans ma poitrine et mes jambes ne me portent plus. Je m'adosse contre le mur de l'entrée pour ne pas tomber. En une fraction de seconde, la dernière phrase que j'ai entendue de sa voix me revient à l'esprit « Sors de ma vie » Il me faut plusieurs minutes pour revenir là dans l'entrée de mon appartement. L'espace d'un instant j'ai eu vingt-deux ans, j'ai senti l'odeur de sa peau, le goût de ses lèvres sur les miennes, j'ai vu son sourire et son regard planté dans le mien.

Je me dirige doucement vers la cuisine, pour mettre le bouquet dans un vase. Il est magnifique. Mon cœur bat toujours à cent à l'heure. Je relis la carte, je la renifle. Pas d'odeur familière. Elle n'est pas manuscrite, je me dis que c'est étonnant de la part d'Alexandre. Pas de coordonnées d'expéditeur, pas d'adresse, pas d'indice. La dernière fois que j'ai vu Alexandre je devais avoir vingt-quatre ans. Et la dernière fois que je lui ai parlé au téléphone, un an plus tard peut-être, il m'avait clairement demandé de disparaître de sa vie. Je l'ai souvent cherché depuis, sur internet, les réseaux sociaux, rien, pas une trace. J'ai essayé de l'appeler quelques fois mais j'ai toujours raccroché en entendant le son de sa voix, incapable de prononcer un mot. J'ai essayé d'avoir des nouvelles par des anciens amis communs, personne n'en avait, disparu des radars. Il a simplement gardé le même numéro depuis toutes ses années. Le genre stable Alexandre. Cette pensée me fait sourire. Je pense à l'instabilité de ma vie à moi et je me dis que nous n'aurions pas été compatibles. En tout cas ça me rassure de le penser.

J'ai bientôt quarante ans. Cet âge auquel on a déjà construit sa vie mais où tout est encore possible, tout reste à faire. Après des années de bougeotte, douze métiers différents, un nouveau boulot tous les six mois, un nombre incalculable de déménagements, de villes, de régions, et à peu près autant d'hommes dans ma vie, je me suis enfin posée, il y a quelques années.

Ma vie se conjugue entre un boulot que j'aime, des amis précieux, peu nombreux mais sur lesquels je peux compter, quoique je fasse, sans jugement jamais, d'une grande écoute, une grande famille et depuis peu des amants de passage qui parce qu'ils ne m'ont jamais offert de fleurs n'ont aucune chance de me briser le cœur. Le tout dans un appartement en centre-ville que j'ai acheté et duquel j'ai fait un véritable petit nid douillet. Après des années en mouvements, j'avais besoin d'un lieu rassurant, un cocon, une bulle qui me préserve de l'agitation du monde extérieur. J'ai refait cet appartement avec passion. J'habite au dernier étage d'une petite résidence au centre de Nantes, un quartier vivant, à côté d'un marché couvert. Il y règne une vie de quartier en plein centre-ville et j'aime ça. Les commerçants me connaissent, m'appellent par mon prénom, connaissent mes habitudes. Ça me fait me sentir moins seule dans l'anonymat du monde d'aujourd'hui, qui va vite, trop vite pour moi.

Et puis je fais tout à pieds ou à vélo.

Mon appartement me ressemble. Simple, sans chichi, chaleureux et multiple. Du vieux parquet qui grince et qui sent bon le bois vieilli, un camaïeu de gris agrémenté çà et là de pointe de rose poudré pour le salon, deux fauteuils Chesterfield chinés en brocante. J'ai toujours aimé imaginer Lord Philip Stanhope, quatrième compte de Chesterfield et inventeur de ces canapés devenus cultes, s'asseoir en gentleman dans un de ces fauteuils. Des lampes vintages toutes plus époustouflantes les unes que les autres, et une lampe confectionnée par ma sœur aînée qui me suit dans tous mes déménagements et à laquelle je suis très attachée, de divins tableaux d'artistes méconnus que j'ai découverts au hasard de mes week-ends passés dans les galeries d'art. À l'entrée de la pièce, sur la droite, derrière une verrière d'atelier se dessine la cuisine, moderne, sobre, carreaux de ciment au sol, béton ciré au mur et une batterie d'électroménager en inox qui en fait l'endroit rêvé pour les longues heures passées à y préparer des dîners pour mes amis. Le tout donnant sur une grande terrasse en bois, surplombant la vieille ville, mais qui par toute la végétation qui y vit, donne le sentiment d'un après-midi à la campagne.

Au fond du salon, une porte coulissante mène au coin nuit. Sur la droite de ce petit couloir, ma chambre, havre de paix s'il en est. J'y ai mis un grand lit rond, un édredon épais et moelleux comme ceux de mon arrière-grand-mère Simone, deux jolies tables de nuit dépareillées, elles aussi chinées, des livres, beaucoup de livres qui débordent de ma table de nuit et s'empilent au sol. Ceux en cours, j'ai toujours au moins deux ou trois livres entamés en même temps, ceux à venir que j'ai déjà choisi, ceux que j'aime un peu plus que les autres et que je garde près de moi la nuit. Et puis mes deux chouchous, *L'étranger* de Camus et *Petit Pays* de Gaël Faye. Une plante sur une belle console rétro, au-dessus un miroir offert par une autre de mes sœurs. Je suis attachée à ma famille même si elle s'est détachée de moi. Un peu plus loin, sur la gauche du couloir, la salle de bains. Je passe beaucoup de temps dans la salle de bains. Comme toutes les filles qui mettent des heures à se préparer me direz-vous, non ce n'est pas tant ça, je ne passe pas des heures à me maquiller ou à faire des gommages et autres soins miraculeux qui pourraient effacer les quelques gouttes qui débordent de ma presque quarantaine, non je passe des heures dans mon bain. Quand j'ai froid, quand je m'ennuie, quand j'ai un coup de blues, quand il pleut dehors, quand j'ai fait du sport, quand j'ai simplement envie de m'évader ou de me détendre. Bref la salle de bains est ma bulle d'air. Alors il fallait qu'elle soit divine. Et elle l'est. J'ai déniché une ancienne baignoire sur pied, un sol en teck, du mobilier en bois, des accessoires en bambou, des plantes, une lumière tamisée, des murs bleu canard et une enceinte pour écouter de la musique dans mon bain. J'écoute de la musique, partout, tout le temps, c'est aussi vital pour moi que de respirer. Reste la chambre d'amis, assez neutre mais chaleureuse, j'ai imaginé un temps qu'elle deviendrait peut-être un jour une chambre d'enfant mais ça n'arrivera plus. Au fond du couloir, mon bureau-bibliothèque, que j'ai voulu comme une de ces librairies Parisiennes, où s'accumulent les milliers de livres que j'ai lus avec une vieille échelle de libraire en bois, un tapis moelleux au sol, une cheminée ancienne pour les longues soirées de lecture au coin du feu. Au mur des photos, de tous ceux que j'aime, qui partagent ou ont partagé ma vie, tous ceux qui ont de l'importance et qui m'accompagnent sur papier glacé même s'ils ne sont pas là. Des paysages d'Afrique, des instants volés, un lieu, un coucher de soleil, une ambiance.

Oui j'ai toute la panoplie de la jeune femme active épanouie, ou presque.

Il est maintenant midi, le bouquet trône sur la table et je fais les cent pas. Mon téléphone sonne. C'est Agnès. Cette fille a un radar ou alors elle a planqué des caméras dans mon appart.

— Salut ma copine

— Salut

— Ça va ?

— Nan. Code qu'on n'a pas encore inventé parce que ça ne nous est jamais arrivé.

Avec Agnès on a des codes.

Code Rouge = crise de couple.

Code Kill my boss \*= crise au boulot.

Code Tornade = envie de jeter son gamin par la fenêtre. Celui-là n'est que pour elle, je n'ai pas d'enfant et vu le nombre de fois où elle l'utilise, je me dis que c'est tant mieux.

Code Chamallow = déprime, besoin urgent d'une comédie romantique-boite de Haribo.

Code Papa Tango = envie de picoler et d'aller danser toute la nuit.

— Hein ?

— Il m'arrive un truc de dingue.

— Raconte.

— J'ai été réveillée par le facteur ce matin, il avait une livraison pour moi.